L'égalité des filles et des garçons à l'éducation est-elle compromise?[1]

Par
Joanne Pharand
Professeure, Ph.D.
Département des sciences de l'éducation
Université du Québec en Outaouais

Résumé
L'ascension des filles au palmarès des meilleures places en réussite scolaire montre leur insertion graduelle dans les systèmes d'éducation au Canada depuis le XXe siècle. Aujourd'hui, elles déclassent les garçons dans plusieurs programmes, même ceux qui leur étaient autrefois réservés. Cet article met en perspective cette évolution des filles tout en situant la place des garçons et en insistant sur le nécessaire soutien à apporter aux jeunes peu importe leur sexe.

Le thème du Congrès de l'UNAPES-B et la FIEP pose une question centrale : *Le droit à l'éducation pour les filles passe-t-il par l'égalité avec les garçons?* Répondre à la question, c'est reconnaître un accès différencié à l'éducation. Pourquoi cette différence ? Les filles n'ont-elles pas les mêmes droits que les garçons ? Y a-t-il préjudice en faveur d'un sexe plutôt que l'autre ? Si le sexe masculin a longtemps été favorisé, des recherches canadiennes montrent que la situation s'est considérablement transformée. Les filles réussissent mieux leurs études que les garçons. Assistons-nous à un juste retour du balancier ou sommes-nous en train de glorifier les filles au détriment des garçons? Les faits sont là, mais nous devons nous demander s'il vaut mieux éviter de faire vivre aux garçons l'esprit de domination et de supériorité que nous leur avons tant reproché.

L'histoire de l'éducation des filles

Un bref retour sur l'histoire de l'éducation des filles au Canada et au Québec permet de comprendre leur ascension au palmarès des meilleures places en réussite scolaire. Jusqu'à la moitié du XXe siècle, le discours relatif à l'éducation des filles est univoque : leur formation a pour but de les préparer à assumer leur rôle de mère, d'épouse et de maîtresse de maison.

Les communautés religieuses se portent garantes de cette formation et les mères de famille transmettent à leurs filles cet héritage féminin. En 1850, les garçons de plus de 16 ans aux études sont dix fois plus nombreux que les filles du même âge et, en 1900, cinq fois plus. Ils bénéficient d'un accès à une scolarité prolongée comparativement aux filles qui peuvent s'inscrire dans des pensionnats dirigés par des religieuses si elles appartiennent à la bourgeoisie (Dumont, 1990). Les autres, de milieux moins nantis, reçoivent une instruction publique plus modeste et de courte durée.

Quant aux études supérieures, en 1918, au Canada, les filles anglophones peuvent s'inscrire en médecine, mais dans les

1 Cet article est tiré d'une communication présentée au Congrès international de la FIEP organisé par l'Union nationale des associations de parents d'élèves du secondaire et du supérieur du Burkina-Faso (UNAPES-B), Ouagadougou, juin 2002.

universités francophones, elles ne sont admises que pour écouter les conférences. L'université de Montréal n'ouvre les portes de sa Faculté des sciences que dans les années 20 pour les bachelières en soins infirmiers, quelques chimistes et botanistes (Condition féminine Canada, 1999).

Entre 1900 et 1960, le développement de la formation professionnelle pour les filles s'instaure au Québec. Près de 370 entreprises privées montréalaises ont des écoles de chapeaux, de dessin de mode, de coupe et couture, de coiffure, des écoles commerciales et de communication. Le secteur public offre l'enseignement commercial et les soins infirmiers. À l'université de Montréal, les inscriptions d'étudiantes dans les programmes professionnels passent de 92 à 2009. L'instruction des filles mène de plus en plus au marché du travail : institutrices, secrétaires, infirmières, techniciennes, téléphonistes ou musiciennes.

Les effets de la révolution tranquille sur l'éducation des filles

La réforme des années 1960 modifie largement le système québécois : le contexte social est à la démocratisation et au vaste mouvement de scolarisation en raison de la croissance démographique, de la prospérité économique de l'après-guerre et de l'émergence de classes moyennes urbaines qui envisagent l'école comme lieu de mobilité sociale pour leurs enfants. C'est ce que nous avons appelé la Révolution tranquille.

Nous pouvons prévoir que dans vingt ans, la main d'œuvre la plus scolarisée sera féminine.

Dès lors, le cheminement scolaire des filles évolue très rapidement. De 1975 à 2000, les mesures de persévérance dans l'accès aux études ou l'obtention des diplômes sont plus élevées pour les filles. Seulement deux catégories de disciplines sont majoritairement masculines : la formation professionnelle au secondaire et les études doctorales à l'université (Lespérance, 2001).

Alors qu'en 1976, les garçons étaient proportionnellement plus nombreux que les filles à sortir du système scolaire avec un diplôme en main, dorénavant la situation est inversée (Conseil du statut de la femme du Québec, 2002). En 1998-99, le taux d'obtention d'un diplôme au secondaire est de 90,4% pour les filles et de 76,8% pour les garçons, 49,4% et 29,7% au collégial, et 33% et 21,7% au baccalauréat. Le taux d'obtention de la maîtrise est aussi plus élevé chez les filles. Les répercussions au doctorat sont, pour le moment, difficiles à évaluer. Nous pouvons cependant prévoir que dans une vingtaine d'années, la main d'œuvre la plus scolarisée sera féminine (Lespérance, 2001).

Au Canada, la situation est semblable. En 1996, le taux d'inscription des femmes en médecine et en droit a rejoint celui des hommes, ce qui n'est pas le cas encore en génie, en informatique ou en physique (CFC, 1998, 1999). Dans le monde des affaires, 46% des nouvelles entreprises sont dirigées par des femmes. Ces dernières mentionnent souvent que les compétences acquises à diriger un ménage, à faire du bénévolat ou à observer leur mère leur ont été profitables pour diriger leur entreprise. L'observation des mères, même illettrées, aident donc les filles à devenir de bonnes gestionnaires. Cependant ces mêmes femmes assument une part disproportionnée des activités ménagères, de la prestation des soins et du travail bénévole (CFC, 1998).

Les jeunes femmes de 15 à 29 ans des années 2000

Une étude du Conseil du statut de la femme du Québec (2002) rapporte que les filles et les garçons ont des préférences différentes selon les programmes scolaires. Par exemple, au secondaire, secteur professionnel, 90% des finissants en soins esthétiques et en santé sont des femmes et 85% dans les domaines du cuir, du textile et de l'habillement, des arts, de l'administration et du commerce.

Au collégial, les filles préfèrent les techniques de bureautique et les techniques relatives à l'éducation et aux services sociaux alors que les techniques policières et les sciences appliquées (électrotechnique, fabrication mécanique, bâtiment et travaux publics) attirent davantage les garçons. Les filles ont une prédilection pour les techniques de relation d'aide, donc tournées vers la personne, alors que les garçons s'intéressent aux technologies qui renvoient à la connaissance des outils, des machines et des matériaux.

Les filles d'aujourd'hui veulent assumer leur qualité de mère sans perdre leur vie professionnelle.

À l'université, les filles choisissent les sciences humaines, les sciences de l'éducation et de la santé alors que les garçons s'orientent vers les sciences appliquées comme le génie. En administration, les deux sexes sont à égalité. Par contre, les filles sont majoritaires dans plusieurs programmes autrefois masculins : le droit, la comptabilité, et l'ensemble des sciences de la vie (médecine, ergothérapie, pharmacie, dentisterie, optométrie). Dans les sciences pures, elles se retrouvent en biologie, microbiologie, chimie, biochimie, mathématiques et actuariat.

Malgré cette avancée des femmes dans le monde masculin, les filles de 15 à 30 ans rêvent toujours d'amour et privilégient les valeurs intimistes, le foyer et les relations humaines tout en refusant d'être juste des mères. Différentes de leurs mères, qui ont cherché à se développer professionnellement, parfois au détriment de la famille et du couple, les jeunes filles d'aujourd'hui ont des préoccupations conjugales et individuelles. Elles veulent assumer leur qualité de mère sans perdre leur vie professionnelle. Certaines prévoient se retirer temporairement du marché de l'emploi ou réduire leur charge de travail, d'autres optent pour le travail à la maison. Les mères peuvent ainsi acquérir une expérience sociale et contribuer à la société en dehors de la maison si elles le désirent.

Enfin, ce rapport conclut :

> **« Les jeunes femmes actuelles ne veulent pas adhérer à un féminisme radical ni collectif. Elles souhaitent que les relations hommes-femmes soient respectées à l'intérieur de leurs revendications davantage individuelles. Elles privilégient des rapports égalitaires, aussi désirent-elles souvent que les hommes participent à leurs démarches » (p.86).**

Il arrive que certaines féministes plus âgées ne se sentent ni écoutées ni suivies par ces jeunes femmes aux attitudes dites plus «traditionnelles».

L'abandon scolaire : une réalité qui touche plus les garçons que les filles

Tout en reconnaissant la légitimité de la lutte des femmes pour qu'elles prennent leur place, le temps et les efforts investis dans ce mouvement ne nous ont-ils pas fait oublier l'existence du garçon et son droit à une éducation égalitaire? Actuellement au primaire, les garçons éprouvent des difficultés scolaires dans l'apprentissage de la langue d'enseignement (lecture et écriture associées à l'univers symbolique de réalités féminines) et démontrent des difficultés d'adaptation en classe. Au Québec, pour chaque fille, 5,5 garçons sont identifiés comme ayant des troubles de comportement. Pour l'année scolaire 1997-1998, 40% des garçons présentaient un retard scolaire contre 27% des filles (Conseil supérieur de l'éducation, 1999). Qu'arrive-t-il aux garçons?

Les recherches sont unanimes, soutient Lamarre (1999), l'écart de réussite entre les filles et les garçons n'est pas une question de potentiel intellectuel. C'est que les uns et les autres n'ont pas les mêmes attitudes par rapport aux apprentissages scolaires. Les filles semblent répondre plus spontanément à leur situation d'élève. La

socialisation en provenance du monde adulte les amène aussi à se conformer aux attentes du personnel enseignant, composé majoritairement de femmes au primaire, dont les commentaires favorables se rapprochent davantage des attitudes des filles que de celles des garçons. Ce qui amène ces derniers à se socialiser entre eux par leurs jeux et leur propre style d'interaction. Est-ce à dire que, dès le primaire, la réussite scolaire des élèves serait en quelque sorte influencée par des enseignantes qui favoriseraient les filles au détriment des garçons?

Nous ne pouvons nous permettre de sacrifier les garçons au profit des filles.

Pour Guitouni (1992), l'ouverture de l'école et de la société à la femme l'a incitée à prendre sa place. Il s'en est suivi un souci d'excellence chez les filles conduisant les garçons à vivre de multiples défaites. Beaucoup d'entre eux ont vécu cette compétition comme un échec et, pour ne pas avouer leur impuissance ou leur humiliation, ils se sont désintéressés de leurs études pour se tourner vers d'autres intérêts.

L'urgence du soutien aux garçons est évidente. Nous ne pouvons nous permettre de sacrifier les garçons au profit des filles. Quels modèles seront ces garçons pour leurs fils et leurs filles? Quel sera l'impact de leur désaffection sur les rapports avec les communautés culturelles dont les représentations masculines divergent? Comment se positionneront nos garçons? Comme parents et éducateurs, nous sommes directement concernés.

L'influence du style parental sur les enfants

En effet, diverses études ont mis en relation certains styles parentaux et la réussite scolaire chez les adolescents (Marcotte et al, 2001). Ainsi les parents de style autoritaire ou permissif ont des enfants qui réussissent moins bien au secondaire. Les parents chaleureux, sensibles et engagés diminuent le risque d'apparition de symptômes de dépression chez les filles et de troubles de comportements et de risque d'abandon scolaire chez les garçons.

Au-delà des sexes, les jeunes ont besoin d'être soutenus et de développer tout leur potentiel.

C'est donc reconnaître le rôle des parents dans la réussite scolaire des enfants. Ils doivent pouvoir les accompagner et les supporter tout en manifestant eux-mêmes un intérêt pour cette réussite et en s'y engageant. Les enseignants et les parents sont interpellés par la situation actuelle des filles et des garçons.

Une recherche menée auprès de 41 enseignants du primaire au Québec rapporte que les enfants ont besoin d'être écoutés à partir de ce qu'ils sont et d'être encadrés par les adultes même s'ils les contestent. Ces en-

seignants reconnaissent les bienfaits d'une ouverture plus large aux jeunes, mais ils en vivent également les contre-coups : des jeunes plus agités, plus contestataires, plus difficiles à encadrer, moins faciles à satisfaire. Si les garçons sont plus hyperactifs, les filles sont plus boudeuses et revendicatrices. Chacun des sexes manifeste ses frustrations à sa manière (Pharand, 2002).

Pour un respect des genres

Au-delà des genres, les jeunes ont besoin d'être soutenus et de développer tout leur potentiel pour assumer leur rôle futur dans la société. L'égalité entre les sexes ne doit pas mener au rejet des uns par rapport aux autres. Les filles et les garçons ont des caractéristiques qui leur sont propres, dont les adultes doivent tenir compte non pas dans un esprit de favoritisme mais dans une optique de connaissance et de respect de leur manière d'être et d'agir.

La manière d'agir des uns, comme celle des autres, doit être basée sur une noblesse d'esprit et de gestes. En tant qu'être humain, la fille comme le garçon a à se développer en se respectant comme personne et à fournir les efforts nécessaires pour réussir sa vie. Les adultes, parents et éducateurs, ont le devoir d'accompagner et d'aider les jeunes à réussir leur vie. ■

Références

Condition féminine Canada (1998). *Les canadiennes s'affirment*. Ottawa : Gouvernement fédéral.

Condition féminine Canada (1999). *D'hier et d'aujourd'hui. Les femmes francophones au Canada*. Ottawa : Gouvernement fédéral.

Conseil du statut de la femmes (2002). *Des nouvelles d'elles. Les jeunes femmes du Québec*. Québec : Gouvernement du Québec.

Conseil supérieur de l'éducation (1999). *Pour une meilleure réussite scolaire des garçons et des filles*. Québec : Gouvernement du Québec.

Dumont, M. (1990). *L'instruction des filles au Québec*. Société historique du Canada, 49.

Guitouni, M. (1992). Pour bâtir...faut pas décrocher. *Psychologie préventive*, *22*, 3-8.

Hémond, É. (2002). Le féminisme : le backlash. *Réseau*, *hiver*, 10-14.

Lamarre, J. (1999). Les garçons et la réussite scolaire. *Psychologie préventive*, *33*, 14-20.

Lespérance, A. (2001). Le cheminement scolaire selon le sexe. Dans Ministère de l'Éducation, Direction des statistiques sociodémographiques, *Le portrait social du Québec* (pp.205-213). Québec : Gouvernement du Québec.

Lessard, C, Tardif, M. (1996). *La profession enseignante au Québec (1945-1990). Histoire, structures, système*. Montréal : PUQ.

Marcotte, D., Fortin, L., Royer, É., Potvin, P., Leclerc, D. (2001). L'influence du style parental, de la dépression et des troubles de comportement sur le risque d'abandon scolaire. *Revue des sciences de l'éducation*, *XXVII*, 3, 687-712.

Pharand, J. (2002). *L'enseignement au primaire : une profession sous le signe du changement; analyse des représentations de trois cohortes d'enseignants*. Thèse de doctorat, Université de Montréal.

Schinck, C. (2002). L'école rose favorise-t-elle les filles? *Réseau*, *hiver*, 1-14.